

十角館の殺人



LES  
CRIMES  
DE LA  
MAISON  
BLEUE

**YUKITO AYATSUJI**

LE MAÎTRE ABSOLU  
DU MYSTÈRE JAPONAIS

VERSÔ

綾辻行人

**VERSÔ**

*un label dirigé par Glenn Tavenec*

**LES  
CRIMES  
DE LA  
MAISON  
BLEUE**

## L'AUTEUR

Yukito Ayatsuji est un écrivain japonais auteur de romans policiers et d'horreur. Il est l'un des membres fondateurs du Honkaku Mystery Writers Club of Japan, un club dédié à l'écriture de romans policiers inspirés des grands noms de l'âge d'or du genre.

*Les Crimes de la Maison Bleue* est son premier roman. Paru au Japon en 1987, il est considéré comme l'un des romans policiers japonais les plus cultes, inspirant toute une nouvelle génération d'écrivains, dont Uketsu, Keigo Higashino ou encore Rintaro Norizuki.

Retrouvez le label **VERSO**  
Sur les réseaux sociaux  
  @verso\_romans

**YUKITO AYATSUJI**

**LES  
CRIMES  
DE LA  
MAISON  
BLEUE**

*roman*

*Traduit du japonais  
par Patrick Honnoré*

**VERSÔ**

*un label des*  
**ÉDITIONS DU SEUIL**  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

CE LIVRE A ÉTÉ TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE.

Titre original : 十角館の殺人

© 2025, Yukito Ayatsuji. All rights reserved.

Publié pour la première fois au Japon en 1987  
par KODANSHA LTD., Tokyo.

Cette édition française a été publiée avec l'accord  
de KODANSHA LTD., Tokyo.



**KODANSHA**

Design de couverture : Jo Walker  
Traduit du japonais par Patrick Honoré

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2026,  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-38643-419-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

*À tous mes honorables prédécesseurs*

## Prologue

**L**A MER, LA NUIT, quand tout est recueillement.  
Seul le bruit monotone des vagues émerge des ténèbres infinies, puis y replonge.

Assis sur la digue froide en béton, enveloppé de la légère vapeur créée par son haleine, il se mesure à cette obscurité sans limite.

Pendant des mois, il s'est donné du mal. Des semaines entières, il s'est torturé l'esprit. À tout ressasser, des jours et des jours. Désormais, sa volonté a pris forme, sa motivation est orientée dans une direction claire.

Son plan est prêt. Les préparatifs sont presque achevés.

Il ne reste plus qu'à attendre qu'ils viennent se jeter dans le piège.

Son plan est loin d'être parfait. À vrai dire, il a à peine grossièrement agencé les choses, rien de bien minutieux, il n'a jamais eu l'intention de mettre en œuvre un plan impeccable dans ses moindres détails.

Après tout, un homme est un homme, pas un dieu.

Se prendre pour un dieu est à la portée du premier venu, mais tant qu'un homme restera un homme, aussi génial soit-il, être Dieu lui

demeurera impossible. Qui, à moins d'être un dieu, peut évaluer et prévoir l'ensemble des facteurs psychologiques, les comportements, ou tout simplement le hasard qui décideront de la réalité de l'avenir ?

Imaginons le monde comme un échiquier, imaginons les hommes comme les pièces du jeu. Notre « lecture » du jeu est naturellement limitée. Vous pouvez avoir préparé méthodiquement, scrupuleusement, votre plan à l'avance, vous ne pouvez pas savoir où, quand, comment ça va dérailler. Trop de hasards remplissent le monde pour qu'un plan, même basé sur les calculs les plus minutieux, se déroule exactement comme prévu. Trop de caprices emplissent le cœur humain...

De sorte qu'en fait, plutôt que de croire pouvoir contrôler ses actes, le meilleur plan est certainement celui qui laisse une certaine liberté d'action, assez de flexibilité pour s'adapter aux circonstances. Voilà la conclusion à laquelle il était parvenu.

Éviter toute rigidité.

Ce n'est pas le script qui compte, c'est le cadre. Un cadre suffisamment souple pour pouvoir adapter en permanence son comportement en fonction des circonstances.

Le succès de l'affaire dépendra de mon intelligence, de ma réactivité, et, plus que tout, de la chance.

(Je sais. Un homme n'est pas un dieu.)

Même si, dans un autre sens de l'expression, il s'apprêtait précisément à se prendre pour Dieu, il est vrai.

Puisqu'il allait les juger. Exactement, c'était un tribunal qu'il dressait contre eux.

## PROLOGUE

Il allait tous les faire passer devant le tribunal de sa vengeance.

Un jugement qui dépassait les prérogatives du droit.

Certainement pas quelque chose qu'on a le droit de faire sauf Dieu, oh, pour ça, il le sait bien. La société appelle même cela un crime, et s'il est découvert, il passera à son tour en jugement. Un jugement tout ce qu'il y a de plus légal, cette fois.

Mais ce genre de raisonnement de bon sens n'est plus en mesure de réfréner ses coups de sang. Enfin, s'il s'agit bien d'un coup de sang... On est très loin des émotions superficielles. Très très loin.

Ça n'a plus rien à voir avec un coup de sang ou une banale pulsion éphémère.

C'est le cri de son âme, sa raison de vivre, sa raison d'être.

La mer, à minuit, quand tout est silence.

Il rumine son plan, le regard perdu dans l'obscurité, sans la moindre étoile, pas même la lumière d'un bateau qui passe au loin.

Les préparatifs touchent à leur fin. Très bientôt, ils vont venir se jeter dans son piège. Les criminels. Ses proies. Son piège à dix côtés les attend. Dix angles. Dix côtés égaux.

Ils viendront, sans se douter de rien. Ils se précipiteront tête la première sans soupçonner quoi que ce soit, sans la moindre crainte, dans le piège à dix côtés égaux qui les capturera et les jugera.

Le verdict qui les attend ? La mort, bien sûr. La même peine pour tous, sans exception. C'est la moindre des choses.

Mais pas une mort rapide par surprise. Ce serait pourtant plus simple. Un bon explosif, qui les exécuterait tous d'un seul coup ? Oh, ça non, jamais de la vie.

Il les tuera un par un, l'un après l'autre, oui, comme dans le roman de cette célèbre Anglaise, à petit feu, un seul à la fois. Ça leur apprendra. Ça leur apprendra la souffrance de mourir, la tristesse, l'horreur que c'est de mourir.

C'est vrai, son esprit est peut-être un peu dérangé. Il le reconnaît volontiers.

(Je sais. Je peux bien essayer de me justifier par tous les moyens, ce que je m'apprête à faire n'a aucune justification rationnelle.)

Face à la mer, noire et agitée, il secoue lentement la tête.

La main enfoncée dans la poche de son manteau, il sent le contact d'un objet dur. Il le serre entre ses doigts, il le sort de sa poche, il le regarde.

Une petite bouteille de verre, vert pâle, transparente.

Soigneusement bouchée, elle contient ce qu'il a rassemblé au fond de son cœur, ce que le vulgaire appelle la « conscience ». Plusieurs petites feuilles de papier, pliées, scellées, remplies d'une toute petite écriture qui détaille le plan qu'il s'apprête à exécuter. Ses aveux.

Pas de destinataire...

(Je sais. Un homme n'est pas un dieu.)

Mais justement. C'est précisément parce que je le sais que je préfère confier l'ultime jugement à autre chose qu'un humain.

Je me moque de la probabilité qu'elle échoue dans un endroit plutôt qu'un autre. Ce que je veux, c'est simplement demander à la mer, mère de toute vie, de me juger en dernier ressort et de déterminer si je suis bon ou mauvais.

## PROLOGUE

Le vent s'était levé.

Il frissonna involontairement sous les coups de lame du froid sur sa nuque.

Sans précipitation, il lança la bouteille dans les ténèbres.

## CHAPITRE 1

# Premier jour – sur l'île

1

– ... **A**U RISQUE DE TOMBER dans un débat moisi jusqu'à la moelle, dit Ellery, jeune homme grand et mince à la peau claire et à l'allure avenante, j'estime qu'un roman policier doit rester un jeu d'intelligence, un excitant jeu de logique pure, dans lequel s'affrontent, sous une forme romanesque, le détective et le lecteur, ou l'auteur et le lecteur, rien de plus, rien de moins. J'en ai ma claque de ces prétendus romans de « réalisme social » qui ont fait un temps fureur dans notre pays. L'employée de bureau assassinée dans son une pièce cuisine, l'inspecteur aux semelles usées, qui, après des attermoiments à n'en plus finir, arrête son supérieur hiérarchique qui était aussi son amant, ces scénarios indigents, ça suffit ! Et épargnez-moi les histoires de corruption et d'ambitions malsaines dans les coulisses de la politique, les tragédies engendrées par les tensions de la méchante société moderne, stop, quoi ! Les ingrédients d'un bon roman policier, et tant pis si c'est dépassé, paraît-il, seront toujours un grand détective,

une riche demeure, des résidents sordides, un crime bien sanglant, un *modus operandi* inimaginable, un truc hyper complexe... Une histoire qui nous en met plein la vue, c'est ça qu'on veut ! On est quand même là pour s'amuser ! Avec intelligence, bien sûr.

La mer était calme, les vagues tranquilles. Ils se trouvaient sur un bateau de pêche avec son odeur d'huile et son bruit de diesel poussif.

– Arrête Ellery, tu commences à me prendre la tête, répliqua Carr en faisant la grimace, le menton proéminent, assis sur le plat-bord. Je n'aime pas ta façon de parler, de rajouter « intelligent, intelligent » à chaque phrase. Que tu considères le roman policier comme un jeu, passe encore, mais ta façon de parler systématiquement d'intelligence, ça pique les oreilles.

– Pourquoi tu m'agresses ?

– Tu n'es qu'un élitiste ! Tous les lecteurs ne sont pas aussi « intelligents » que môssieur Ellery.

– Ah, ça c'est sûr !

Ellery fixait son interlocuteur sans ciller.

– Et cela est bien regrettable. Je le constate tous les jours en me baladant sur le campus. Même dans notre club, tout le monde n'est pas particulièrement intelligent. J'en connais même qui relèvent de l'asile.

– Eh ! Tu cherches la bagarre ?

– Moi ? Pas du tout, voyons... Tu te sens visé ? fit Ellery en haussant les épaules. Et puis, quand je parle d'intelligence, je parle de l'attitude devant le jeu, pas de savoir si une personne est intelligente ou stupide en soi. Personne n'est totalement dépourvu d'intelligence. De même que personne n'ignore ce que signifie jouer. Ce dont je parle, moi, c'est d'avoir

suffisamment d'aisance intellectuelle pour affronter le jeu d'une manière intelligente, c'est tout.

– Peuh...

Carr avait détourné la tête avec un ricanement nasal. Ellery esquaissa un sourire tout en douceur et se tourna vers le garçon de petite taille à ses côtés, aux traits enfantins et aux lunettes rondes.

– Ce qui est sûr, Leroux, c'est que si l'on considère le roman policier dans son acception théorique spécifique, comme un jeu intellectuel reposant sur une méthodologie qui lui est propre, alors il devient particulièrement difficile de construire un roman policier authentique.

– Tu crois ? fit Leroux en penchant la tête sur le côté.

– Encore une fois, le débat est complètement éculé. Aujourd'hui, notre police judiciaire est composée de bosseurs opiniâtres qui peuvent compter sur une organisation solide, des techniques d'investigation scientifiques de pointe... La police n'est plus ce bas-fond d'incompétence crasse qu'elle fut dans le passé. Elle est même tellement compétente que ça en devient embarrassant. Concrètement, où les grands détectives d'autrefois, munis de leur matière grise pour seule arme contre le crime, peuvent-ils encore trouver leur place aujourd'hui ? Imagine un Sherlock Holmes débarquant aujourd'hui dans une métropole moderne, il serait parfaitement ridicule.

– Tu exagères, Ellery. Un Holmes moderne peut encore très bien apparaître de nos jours.

– C'est cela, oui. Il débarquerait avec une montagne de connaissances en médecine légale et en criminalistique de pointe. Et il expliquerait son raisonnement au pauvre Watson en enfilant les termes

techniques et les formules mathématiques qui passeraient très au-dessus de la tête du lecteur. « Mais c'est élémentaire, mon cher Watson, comment pouvez-vous ignorer cela, mon cher Watson... »

Les mains enfoncées dans les poches de son trench-coat couleur sable, Ellery haussa de nouveau les épaules.

– Je pousse le bouchon trop loin, évidemment. Mais ce n'est pas si éloigné de ce que je pense vraiment. Les victoires de la police scientifique soulèvent beaucoup moins mon enthousiasme que la superbe logique et les brillants raisonnements des grands détectives de l'âge d'or. Un écrivain qui voudrait écrire un « roman de détective » dans le contexte contemporain se trouverait inévitablement confronté à un dilemme. C'est là que le modèle du « chalet dans la tempête », dont je parle depuis tout à l'heure, ressort comme la solution la plus simple à ce dilemme, étant entendu que « simple » ne veut pas dire « facile ».

– Exact, acquiesça très sérieusement Leroux. D'après toi, le « chalet dans la tempête » doit être considéré comme le motif le plus moderne du roman policier orthodoxe, c'est ça ?

Fin mars. Le printemps approchait, mais le vent sur la mer était encore froid.

Le cap de J-zaki, sur la péninsule de S-hantô, département d'Oïta, à Kyûshû. Depuis qu'il avait quitté le petit port de S-machi, à l'extrémité du cap, le bateau s'éloignait de la péninsule, pour atteindre une petite île à environ cinq kilomètres au large.

Temps idéal. Mais le sable jaune en suspension dans l'air, très courant dans la région en cette saison, rendait le ciel plus blanc que bleu.

La lumière du soleil formait des taches rondes sur la voûte céleste et se reflétait sur les vagues scintillantes en écailles argentées. Le paysage tout entier semblait flou et brumeux, comme enveloppé d'un voile venu du continent lointain.

– Pas un seul autre bateau en vue..., dit un homme corpulent, cheveux raides et décoiffés, la moitié du visage mangée par une barbe épaisse, qui fumait silencieusement une cigarette, appuyé d'une main au bastingage, du côté opposé à Ellery et aux deux autres.

– Le courant est traître au-delà de l'île, on préfère éviter les parages, répondit le patron-pêcheur, l'air jovial. Les zones poissonneuses se trouvent bien plus au sud, personne ne s'approche d'ici... Dites donc, vous êtes un peu bizarres pour des étudiants, non ?

– Ah bon, vous trouvez ?

– Déjà vous avez tous des noms étranges. De ce que j'ai entendu, il y en a un qui s'appelle *Loulou*, un autre *Elali*, ce ne sont pas des noms de chez nous, ça ! Vous aussi ?

– Oui, oui. Mais ce ne sont pas nos vrais noms, seulement des surnoms.

– Ah ouais ? C'est la mode de se donner des surnoms, de nos jours, chez les étudiants ?

– Je ne crois pas, non.

– Alors c'est bien ce que je dis, vous êtes bizarres !

Devant Poe et le patron-pêcheur, assises sur des caissons rectangulaires en bois solidaires du pont, au centre du bateau, se trouvaient deux jeunes femmes. Ajoutons le fils du pêcheur qui tenait la barre, cela faisait huit personnes à bord.

En dehors du patron-pêcheur et de son fils, les six autres étaient tous étudiants à l'université K\*\* de la ville de O., département d'Oïta, et membres du club Étude du roman policier. Comme Poe venait de l'expliquer au pêcheur, Ellery, Carr ou Leroux étaient des surnoms qu'ils utilisaient entre eux.

Est-il nécessaire de le préciser ? Ces surnoms étaient tirés des noms des grands auteurs occidentaux de romans policiers qu'ils admiraient : Ellery Queen, John Dickson Carr, Gaston Leroux, Edgar Allan Poe... Les deux jeunes femmes aussi possédaient un surnom : Agatha et Orczy. Agatha comme Agatha Christie, et Orczy comme la baronne Orczy, la célèbre autrice du *Vieil Homme dans le coin*, cela va sans dire.

– Regardez-moi ça, les étudiants ! Vous la voyez, la construction, sur Tsunojima ? cria le patron-pêcheur pour couvrir le bruit de son moteur.

Les six jeunes se tournèrent comme un seul homme vers l'île qui se profilait à présent devant eux.

Une petite île en forme de plateau, recouverte d'une végétation dense et sombre, au-dessus de falaises qui sortaient quasi verticalement de la mer, comme une pile de pièces de dix yens géantes les unes sur les autres. Avec trois petites saillies qui pointaient vers l'avant et lui valaient son nom : Tsunojima, « l'île cornue ».

Entourée de falaises abruptes sur toute sa circonférence, l'île possédait un seul point d'accostage, une petite crique, à peine assez large pour permettre à de petits bateaux de pêche d'y mouiller. Sans les quelques pêcheurs passionnés qui s'y rendaient de temps à autre, personne ne se serait souvenu de son existence. Une vingtaine d'années auparavant, un original y avait fait construire une résidence, la Maison Bleue, et y

avait vécu un temps. Mais l'île cornue était à présent retournée à son statut d'île déserte.

– Ce que l'on devine au sommet de la falaise, là-bas, je suppose ? s'exclama Agatha en se levant du caisson de bois, retenant d'une main ses cheveux longs coiffés à la *soft sauvage* ébouriffés par le vent, plissant les yeux d'un air amusé.

– C'est bien ça ! C'est la seule partie qui a résisté au feu, l'annexe. De la résidence principale, il ne reste que des cendres, à ce qu'on dit, expliqua le patron-pêcheur en criant plus fort que le vent.

– Hum... Le Décagone, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Ellery. Vous êtes déjà monté ?

– Je suis entré dans la crique plusieurs fois, pour échapper au vent, mais je ne suis jamais monté sur l'île. Et depuis « l'affaire », je ne m'en approche plus, je dois dire. Vous autres aussi, je vous conseille d'être prudents.

– Prudents à quel sujet ? demanda Agatha en se retournant.

Le patron-pêcheur baissa d'un ton.

– Il y en a peut-être un, là-haut.

Ellery et Agatha, ne comprenant pas immédiatement de quoi le patron du bateau voulait parler, échangèrent un regard.

– Un fantôme, j'vous dis ! Le fantôme de Nakamura Machin-Chose, là... celui qui s'est fait tuer !

Le patron-pêcheur esquissa un sourire sinistre sur son visage mat et marqué de rides.

– Moi qui vous parle, j'ai entendu dire que ceux qui sont passés à proximité de l'île les jours de pluie ont aperçu une silhouette blanche

et floue, sur la falaise. Comme quoi ce serait le spectre de Nakamura, même qu'il fait des signes pour attirer les gens. Il y en a d'autres qui ont vu de la lumière, alors qu'en principe il n'y a personne qui vit ici, ou des feux follets près des ruines, et un type qui était venu en bateau pour pêcher s'est fait couler par le fantôme, aussi.

– Allons, ne vous donnez pas tant de mal, monsieur, dit Ellery avec un sourire très retenu. Plus vous essaieriez de nous faire peur, plus ça nous donnera du plaisir !

Et de fait, sur les six jeunes, seule Orczy semblait prendre très légèrement au sérieux les mises en garde du patron-pêcheur. Pas Agatha en revanche, qui s'éloigna vers la poupe en répétant à mi-voix : « Super ! Super ! »

– C'est vrai, cette histoire ? demanda-t-elle d'un ton enjoué au fils du pêcheur qui tenait la barre, et était encore trop jeune pour mentir de sang-froid.

– C'est des blagues !

Mais quand il leva les yeux sur Agatha, il changea de couleur, comme ébloui. Il détourna les yeux et ajouta d'une voix sèche :

– Je veux dire, j'en ai entendu parler, mais je ne l'ai jamais vu de mes yeux.

– Ah bon ? Alors, c'est vrai ?

Elle avait l'air légèrement déçue. Mais elle ajouta avec un sourire malicieux :

– Bah, un fantôme, c'est toujours mieux que rien... Puisqu'on est sur les lieux d'une véritable affaire, il faut au moins ça...

On était le 26 mars 1986. Un mercredi, 11 heures du matin, à peine plus.

La crique était orientée à l'ouest.

De part et d'autre, des falaises. Particulièrement abruptes du côté droit face à l'île, la paroi de roche nue formant un mur quasiment vertical d'une vingtaine de mètres sans discontinuité jusqu'au sud de l'île. Quant au côté est, où les courants étaient les plus violents, la falaise faisait jusqu'à cinquante mètres, à ce qu'on leur avait dit.

La crique donnait sur une montée déjà suffisamment abrupte pour mériter le nom de falaise, à vrai dire. Un étroit escalier de pierre montait en zigzag sur la paroi brunâtre, où s'accrochaient çà et là de petits arbustes vert sombre.

Le bateau s'engagea dans la crique.

Celle-ci n'était pas grande, mais les vagues tout de même plus calmes qu'au large. L'eau n'avait pas la même couleur non plus : un vert sombre et lourd.

Un ponton de planches sur la gauche. Avec un hangar à bateau délabré dans le fond.

– Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas que je revienne au moins une fois pour voir si tout se passe bien ? Parce que le téléphone ne marchera pas là-haut, proposa le patron-pêcheur pendant que les six jeunes débarquaient, au milieu des grincements inquiétants du ponton.

– Ne vous inquiétez pas, m'sieur, répondit Ellery, avant de poser lourdement la main sur l'épaule de Poe qui fumait une cigarette, assis sur un énorme sac marin. On a même un futur médecin avec nous !

Poe, le barbu, était en quatrième année de médecine.

– C’est vrai ! Il a raison, en plus ! ajouta Agatha comme si elle s’en apercevait maintenant.

– Et puis, on est là pour vivre comme de vrais robinsons, ce n’est pas pour que quelqu’un vienne casser l’ambiance à tout bout de champ pour voir si tout se passe bien.

– Oh, et puis alors, vous avez même une demoiselle qui n’a pas froid aux yeux, je vois ! répondit le patron-pêcheur avec un grand sourire qui dévoila une solide dentition, tout en détachant l’amarre qu’il avait passée à un pieu du ponton. Bon, alors je reviens vous chercher mardi prochain vers les 10 heures du matin. Soyez prudents !

– Merci. On fera bien attention. Surtout aux fantômes !



Une fois arrivé au sommet du long escalier de pierre, la vue changeait radicalement : derrière une pelouse à l’abandon, une construction sans étage, aux murs blancs et au toit de tuiles bleues les attendait. En face, cette porte à double battant peinte en bleu devait être l’entrée. Quelques marches y conduisaient.

– Alors, voilà le Décagone ? déclara Ellery le premier, essoufflé par la montée du grand escalier.

Il posa son *Boston bag camel* et leva la tête vers le ciel.

– Tes impressions, Agatha ?

– Ma foi, plutôt chouette, répondit Agatha en tapotant avec son mouchoir son front blanc perlé de transpiration.

– Moi, je... Hum... Eh bien...

Leroux éprouvait quelques difficultés à reprendre son souffle. Il faut dire qu'il avait les deux mains chargées, d'un côté par ses affaires à lui, de l'autre par celles d'Agatha.

– ... Disons que j'espérais quelque chose d'aspect plus... sinistre.

– On n'a pas toujours ce qu'on espère... Allez, entrons. Van doit être déjà arrivé... Où est-il ?

À peine Ellery eut-il retrouvé son souffle et repris son sac que le premier volet bleu à gauche de l'entrée s'ouvrit et un visage se montra à la fenêtre.

– Salut à tous !

C'était Van, le septième et dernier membre du groupe qui allait partager cette semaine d'aventures sur l'île. Van comme S. S. Van Dine, le créateur du détective Philo Vance, bien sûr.

– ... Attendez un instant, j'arrive, dit-il d'une voix enrouée qui ne lui était pas habituelle.

Il referma le volet, avant de réapparaître rapidement par la porte d'entrée.

– ... Désolé de ne pas être descendu pour vous accueillir, j'ai pris froid, hier... J'avais un peu de fièvre, alors je me suis allongé. Il me semblait bien avoir entendu le bateau, mais je n'étais pas sûr.

Il était arrivé sur l'île le matin avant les autres pour préparer le séjour.

– Tu es malade ? Ça va aller quand même ? demanda Leroux d'un air inquiet, en rajustant d'un doigt ses lunettes rendues glissantes par la sueur.

– J'espère..., répondit Van avec un sourire confus, son corps mince secoué d'un frisson.



La troupe pénétra dans le Décagone, conduite par Van.

Passé la grande porte bleue à deux battants, on entra dans un vaste hall... ou du moins, qui paraissait tel. C'était sa forme trapézoïdale, le mur du fond plus étroit que celui de l'entrée, qui créait une illusion de profondeur.

Quelque peu déstabilisés – sauf Van – par cette architecture qui faussait la perspective, ils traversèrent le hall et accédèrent à une seconde pièce. Là, tout s'expliquait : ils se trouvaient à présent dans une salle à dix côtés égaux.

La structure du Décagone était basée sur un plan très simple, en fait : une salle centrale décagonale à l'intérieur d'un bâtiment décagonal. Chacun des dix coins de la salle était relié par une cloison à un coin du mur extérieur, délimitant dix autres pièces trapézoïdales disposées autour de la salle centrale, dont l'une était le hall qui permettait d'entrer et de sortir du bâtiment.

– Alors ? Étrange, non ? questionna Van en se retournant vers les autres. Vis-à-vis de l'entrée, c'est la cuisine. À côté, la salle d'eau, avec toilettes et salle de bains. Les sept autres pièces sont les chambres.

– Un bâtiment décagonal autour d'une pièce décagonale, dit Ellery en observant l'espace de la pièce.

Puis, s'approchant de la grande table peinte en blanc au centre de la pièce, sur laquelle il tapota du dos de la main :

– Même la table a dix côtés ! Je me demande si Seiji Nakamura ne faisait pas un léger complexe obsessionnel...

– Ce n'est pas impossible, commenta Leroux, il paraît que la maison qui a brûlé, la Maison Bleue, était entièrement peinte en bleu : le sol, les murs, le plafond, les meubles...

Plus de vingt ans auparavant, Seiji Nakamura avait fait construire la Maison Bleue sur l'île et y avait emménagé. Il s'était investi dans cette réalisation à la hauteur de la présence du caractère « bleu » dans son nom : *Seiji*, « le commandement du bleu ». Et bien sûr, c'était également lui qui, ultérieurement, avait édifié l'annexe, le Décagone.

– Personne ne va se tromper de chambre, j'espère ? déclara Agatha sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Il est vrai que les deux portes qui se faisaient face, celle de la cuisine et celle de l'entrée, étaient identiques : bois blanc, double battant, verriers décoratives. Dès qu'elles étaient fermées, laquelle était laquelle ? Impossible de les distinguer. Quant aux quatre portes qui les séparaient de chaque côté, elles étaient également identiques entre elles, simple battant mais toutes du même bois blanc. Aucun meuble ou ornement n'offrant de repère dans la pièce centrale, l'inquiétude d'Agatha n'avait rien d'exagéré.

– Tu as raison. Depuis ce matin je me suis déjà plusieurs fois trompé de porte, avoua Van avec un sourire contraint, les paupières comme lourdes de fièvre. Je crois qu'on devrait fabriquer des étiquettes à nos noms et les coller sur la porte de chaque chambre. Orczy, tu as apporté ton carnet de croquis ?

Orczy sursauta à l'appel de son nom.

Orczy était une jeune femme de petite taille, rondelette, toujours

vêtue de couleurs sombres qui accentuaient encore son air timide et emprunté, les yeux toujours baissés. Pour ça, tout le contraire de l'élégante Agatha. Mais elle avait un vrai talent pour la peinture japonaise, qu'elle pratiquait en amateur.

– Ah, oui... Oui, je l'ai. Vous voulez que je le sorte maintenant ?

– Non, plus tard ça ira. Pour l'instant, choisissez chacun votre chambre. C'est toutes les mêmes, de toute façon, ça évitera les discussions. Moi, désolé, je me suis déjà installé dans celle-là, dit Van en montrant une porte du doigt. Elles ferment toutes à clé et les clés sont sur les portes.

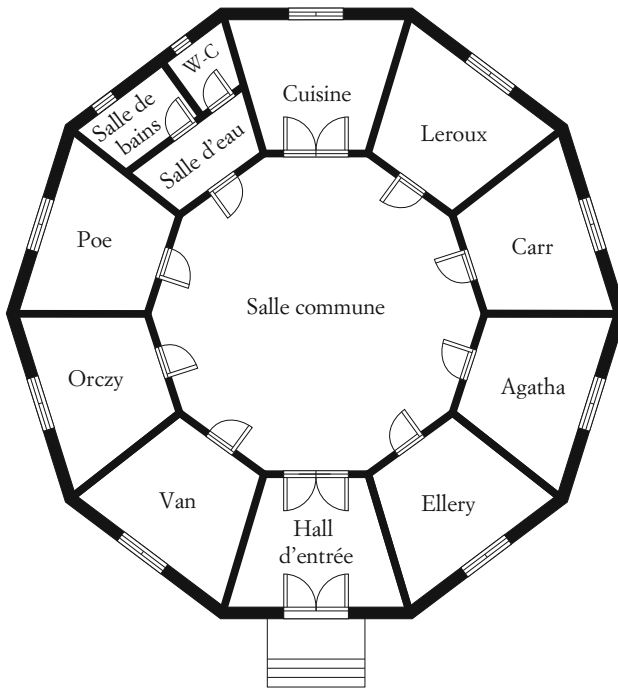
– OK, pigé ! répondit Ellery. On se donne une petite pause puis on sort explorer l'île ?

3

La répartition des chambres ne prit pas longtemps.

Vu de l'extérieur, face à l'entrée, dans l'ordre en commençant par la gauche : Van, Orczy et Poe ; et à droite Ellery, Agatha, Carr et Leroux (voir le plan du Décagone p. 29).

Dès que chacun se fut éclipsé dans sa chambre avec ses bagages, Van s'adossa contre la porte de la sienne, sortit un paquet de Seven Stars de la poche de sa doudoune-gilet ivoire et porta une cigarette à sa bouche. Puis il regarda attentivement la salle à dix côtés plongée dans la pénombre, comme s'il la découvrait pour la première fois.



Plan du Décagone

Murs de plâtre blanc. Sol dallé de grands carrés de carrelage en damier bleu et blanc, il était inutile de se déchausser en entrant. Le plafond était incliné en pente légère dans les dix directions, jusqu'à former une grande lucarne décagonale au centre, par laquelle entrait la lumière du jour, caressant les chevrons de la charpente apparente avant de se déverser sur la table blanche décagonale. Autour de la table, dix chaises de bois blanc recouvertes de tissu bleu. Excepté un lustre sphérique suspendu à la charpente, aucune autre décoration.

En l'absence d'électricité, évidemment coupée, la pièce était éclairée à la seule lumière naturelle qui tombait de la lucarne centrale. D'où cette atmosphère secrète et mystérieuse qui flottait dans la grande salle même en plein jour.

Poe ne tarda pas à réapparaître, sans précipitation, vêtu d'un jean délavé et d'une chemise bleu clair.

– Oh, rapide ! Attends, je vais te faire du café.

Sa cigarette allumée à la main, Van se dirigea vers la cuisine. Il était en troisième année à la faculté des sciences, donc un an plus jeune que Poe, qui était en quatrième année de médecine.

– Merci ! Tu t'es tapé le transport de toutes les couvertures et tout le fourbi, ça a dû être un sacré boulot, Van !

– T'inquiète, j'ai fait appel à un transporteur.

Agatha sortit à son tour, ses longs cheveux pris dans un foulard.

– La chambre est très belle, en tout cas, Van. Je m'attendais à quelque chose de plus vétuste, je dois dire. Tu fais quoi ? Du café ? Attends, je m'en occupe...

Agatha prit possession de la cuisine d'un air décidé, mais changea de visage en apercevant le bocal en verre à étiquette noire posé sur le comptoir, qu'elle attrapa et secoua d'un air déçu.

– Aïe... De l'instantané, hein...

– Fais pas ta difficile, quoi, répliqua Van. Ce n'est pas un *resort hôtel*, c'est une île déserte !

Agatha pinça ses lèvres colorées en rose pâle et demanda :

– Et la nourriture ?

– Tout est dans le frigo. Le câblage électrique a été détruit dans

l'incendie, donc il ne marche pas, mais pour les quantités je crois que ça devrait suffire.

– Oui, oui... ça a l'air bien. Rassure-moi... il y a bien l'eau courante ?

– Oui, l'eau courante, et la vanne est ouverte. J'ai aussi installé une bouteille de propane, tout est raccordé, on aura donc le chauffage et la cuisinière. En se modérant un peu, on pourrait même prendre des bains.

– Mais c'est génial ! Hum... Je vois plein de vaisselle et d'ustensiles de cuisine. Ça reste de l'époque, ou tu as tout apporté ?

– Non, non, c'était là. Et trois couteaux de cuisine ! La planche à découper était piquée de moisissure, par contre...

C'était au tour d'Orczy de faire son apparition dans la cuisine d'un pas indécis.

– Ah, Orczy, tu m'aides, s'il te plaît ? On a de la vaisselle d'époque, c'est chouette, mais il va quand même falloir la nettoyer d'abord si on veut manger dedans, hum...

Agatha haussa les épaules d'un air de dire « quand faut y aller, faut y aller » et ôta son blouson de cuir.

Puis, apercevant Poe sur le seuil de la cuisine qui la regardait derrière les épaules de Van et d'Orczy, elle prit la pose, main sur la hanche et les yeux dans les yeux :

– Ceux qui ne sont pas là pour aider, allez donc voir là-bas si j'y suis ! Profitez-en pour explorer l'île, tiens, le café, ce sera seulement après.

Van eut une grimace et préféra quitter les lieux avec Poe. Agatha leur lança sèchement dans le dos :

– N’oubliez pas de faire les étiquettes pour les portes. Je n’ai pas du tout envie d’en avoir un qui se « trompe de porte » pendant que je suis en train de me changer, c’est clair ?

Dans la grande salle attendaient Ellery et Leroux.

– Je vois à vos têtes que Son Altesse vous a mis dehors..., remarqua ironiquement Ellery, un index dubitatif sur le menton.

– Et proprement ! Bon, on va faire un petit tour de l’île ?

– C’est le mieux qu’on ait à faire, je crois... Où est Carr ? Pas encore prêt ?

– Si, si, il est sorti, précisa Leroux en se tournant vers l’entrée.

– Déjà ?

– Non, mais Carr, il faut s’attendre à ce qu’il nous la joue solo, il aime bien se donner des airs.

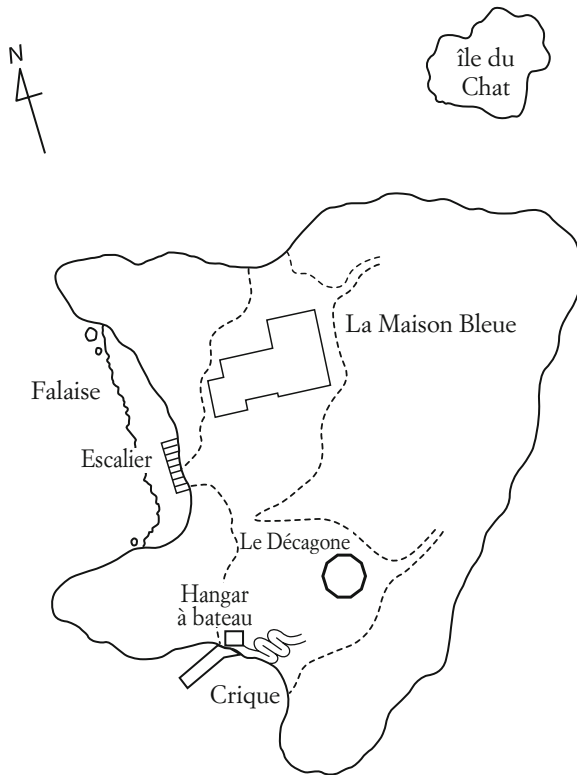
Il y avait une bonne couche d’ironie dans le commentaire d’Ellery.



Sur la droite en sortant du Décagone, une haute allée de pins formant une arche s’étendait vers le nord, bien qu’interrompue à un endroit. Les quatre garçons s’y engagèrent et marchèrent jusqu’aux ruines de la Maison Bleue (voir le plan de l’île de Tsunojima p. 33).

Mis à part quelques moignons de piliers de fondation, il ne restait de la résidence Nakamura qu’un tas de gravats. La vaste cour de devant était recouverte d’une épaisse couche de cendres noires et les arbres du jardin qui n’avaient pas brûlé avaient eu tellement chaud qu’ils étaient morts et dénudés pour la plupart.

PREMIER JOUR – SUR L'ÎLE



Plan de l'île de Tsunojima

– Voilà ce qui s'appelle une destruction totale, je crois..., commenta Ellery avec un soupir en contemplant le paysage désolé et nu.

– Il n'y a plus rien, en effet.

– Toi aussi, c'est la première fois que tu viens ici, Van ?

– Mon oncle m'en avait parlé, acquiesça Van, mais je n'étais encore

jamais venu. Et puis ce matin, avec tous les bagages à monter et mon début de fièvre, je n'ai pas eu le temps d'explorer le territoire.

– Cela dit, à part des cendres et des décombres, il n'y a pas grand-chose à voir.

– Sauf si on tombe sur un cadavre au milieu des ruines. Ce ne serait pas super chouette, ça ? Hein, Ellery ? dit Leroux avec un sourire narquois.

– Parle pour toi !

Un sentier partait vers l'ouest et s'enfonçait dans la pinède. Mais cela n'allait pas bien loin, ils atteignirent vite le bord de la falaise. Au-delà de l'immensité de la mer, on apercevait le cap de J-zaki dans le lointain.

– En tout cas, quand il fait beau comme aujourd'hui, l'endroit est bien agréable, fit Ellery en s'étirant de tous ses membres face à la mer.

Leroux, lui, préférait rester les poings enfoncés dans les poches de son sweat-shirt jaune.

– On a du mal croire qu'un horrible crime ait pu se produire ici même, n'est-ce pas, Ellery ? dit-il tourné vers la mer.

– Un horrible crime, c'est le mot... « Le mystère du quadruple crime de la Maison Bleue de Tsunojima », comme l'a appelé la presse.

– Dans les romans, cinq morts, dix morts, on est habitué... mais dans la réalité, et pas si loin de chez soi, ça fait un autre effet. Je me souviens du choc quand j'ai vu les informations à la télé...

– *Dans la nuit du 20 septembre* – si je ne me trompe –, fit Ellery en contrefaisant la voix morne et grave d'un speaker de la télé, *un incendie s'est déclaré dans la résidence de M. Seiji Nakamura, communément appelée « la Maison Bleue », située sur l'île de Tsunojima au large du cap de J-zaki de la péninsule de S-bantô. Le bâtiment a été entièrement*

*détruit par les flammes. Les corps de quatre personnes, Seiji Nakamura, son épouse Kazué et le couple de domestiques qui vivaient sur l'île, ont été retrouvés dans les décombres. À l'analyse, des quantités importantes de somnifères ont été détectées dans les corps des quatre victimes, et la cause du décès n'est pas identique pour les quatre : les domestiques ont été retrouvés dans leur chambre, ligotés et assassinés à coups de hache sur la tête. Le corps du maître de maison, Seiji Nakamura, a été arrosé d'essence et est le seul mort brûlé vif. Son épouse Kazué, retrouvée dans la même pièce, avait quant à elle été étranglée avec une corde ou apparenté. Son corps a par ailleurs été mutilé, sa main coupée au niveau du poignet, au couteau. La main de Kazué Nakamura n'a pas été retrouvée... Enfin, je crois que j'ai résumé l'affaire dans les grandes lignes, Leroux.*

– Il n'y avait pas une histoire de jardinier disparu, aussi ?

– Exact. Le jardinier, qui était sur l'île et logeait sur place depuis quelques jours pour entretenir le jardin, a disparu sans laisser de trace. Et n'a plus donné signe de vie depuis.

– C'est ça...

– Deux hypothèses ont été formulées à ce sujet. La première, que le jardinier était manifestement l'assassin et qu'il avait disparu parce qu'il se cachait depuis. L'autre, qu'il aurait échappé à l'assassin et serait sans doute tombé de la falaise en s'enfuyant. Si son corps n'a pas été retrouvé, c'est parce qu'il a été emporté par la marée.

– La police penchait plutôt pour la première hypothèse : le jardinier est l'assassin. Je ne sais pas si l'enquête est allée plus loin par la suite, mais toi, Ellery, tu en penses quoi ?

– Eh bien, voyez-vous, cher ami...

Ellery en profita pour rejeter élégamment sa mèche de cheveux que le vent de la mer avait un peu dérangée.

– ... Le fait est que nous manquons malheureusement de données pour nous prononcer en toute objectivité. Les informations diffusées pendant les quelques jours qui ont suivi le drame à la télé et dans les journaux, c'est très maigre...

– Je t'ai connu moins timoré dans tes déductions...

– Timoré, timoré, est-ce que j'ai une tête de timoré ? Élaborer une hypothèse plausible, rien de plus simple. Mais ne pas lâcher cette hypothèse jusqu'au « CQFD » final et définitif, but ultime de tout détective qui se respecte, c'est autre chose ! Et pour le coup, en vérité je te le dis, je n'ai pas assez de données à passer à la moulinette. En l'occurrence, l'enquête de la police a manifestement été bâclée. Tu as vu l'état de la scène du crime ? D'autre part, aucun survivant n'ayant été retrouvé sur l'île, il était tentant de désigner le jardinier disparu comme coupable.

– Je te l'accorde.

– Un tas de cendres, c'est tout ce que nous avons et tout se trouve là-dedans, n'est-il pas vrai ?

Sur ces mots, Ellery tourna les talons, revint sur ses pas et s'enfonça dans les décombres de la maison. Il déplaça un morceau de bois brûlé pour voir ce qui se trouvait dessous.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Leroux en se penchant pour mieux voir.

– Si on retrouvait la main coupée de la femme, ça commencerait à devenir intéressant.

Il avait l'air sérieux.

– ... Ou le cadavre du jardinier... sous le plancher du Décagone.

– Et voilà, c'est parti..., intervint Poe qui n'avait rien dit jusqu'à présent, en se grattant la barbe. Non, mais tu as vraiment des goûts charmants, Ellery...

– Il y a de ça..., ajouta Leroux. Ce n'est pas pour reprendre le débat de tout à l'heure sur le bateau, mais imaginons qu'il se passe quelque chose cette nuit ou demain sur l'île pendant que nous sommes là, ce ne serait pas pour lui déplaire. Il serait en plein dans son scénario favori, celui du « chalet dans la tempête » ! Et si ça évolue comme dans *Ils étaient dix*, alors là il sera aux anges, je me trompe ?

– Dommage que dans les romans, c'est toujours ce genre de personnage qui se fait zigouiller le premier...

Poe était du genre taiseux, mais, de temps à autre, il lui arrivait de placer une réplique bien sentie qui clouait le bec à son interlocuteur. Van et Leroux échangèrent un sourire entendu.

Bien sûr, Ellery n'allait pas s'avouer vaincu au premier échange.

– « Meurtres sur l'île déserte ». Génial, le titre ! Et je serais le détective. Alors, y a-t-il un volontaire pour défier Ellery Queen ?

4

– Les femmes sont toujours lésées dans ce genre de situation. On se retrouve à chaque fois à faire la bonniche, marmonnait Agatha en rangeant la vaisselle à gestes rapides et efficaces.

À ses côtés, Orczy était tellement captivée par l'agilité des mains fines d'Agatha qu'elle-même n'était plus vraiment à ce qu'elle faisait.

– On va demander aux garçons de nous aider pour la cuisine. S'ils croient qu'ils vont profiter que nous sommes là pour rester les pieds sous la table, ils se mettent le doigt dans l'œil ! Tu n'es pas d'accord ?

– Euh... si.

– Ce ne serait pas génial de voir Ellery, lui toujours si *smart*, avec un tablier de cuisine et une louche ? Il en deviendrait presque « mignon », finalement, si ça se trouve...

Orczy jeta un coup d'œil furtif à Agatha, et laissa échapper un léger soupir en voyant ce profil si pur que même s'esclaffer ne parvenait pas à rendre vulgaire.

Un nez fin et droit, un visage intelligent, les yeux parfaitement dessinés, soulignés d'un léger trait de crayon violet pâle, les cheveux longs et soyeux coiffés dans un style à la *soft savage* tellement classieux...

En tout temps et en tous lieux, Agatha était l'énergie et la confiance en soi personnifiées. La volonté et le caractère trempé d'un garçon, mais une pleine conscience de sa féminité. Elle devait même apprécier les regards sur elle des hommes attirés par sa beauté éclatante.

(Moi, en comparaison...)

Un petit nez rond, des joues rouges de gamine, couvertes de taches de rousseur. De grands yeux, c'est vrai, mais justement, en complet décalage avec le reste de son visage. Et puis, toujours sur le qui-vive, aucune assurance, toujours à regarder partout par en dessous. À quoi servirait de se maquiller comme Agatha, de toute façon, ça ne lui irait

pas, à elle, elle en était sûre. Sans parler de sa façon systématique de s'autodévaloriser, sa timidité maladive alors qu'elle avait moins de sensibilité qu'une bûche. Croyait-elle.

La participation au club Étude du roman policier impliquait des occasions assez fréquentes de se retrouver, pour les sept d'aujourd'hui. Toujours les mêmes, et depuis plus d'un an toujours seulement deux filles : Agatha et elle. Alors, voilà, il n'y avait pas photo. Et cela lui pesait lourdement.

Pourquoi avait-elle accepté ? Elle aurait mieux fait de ne pas venir.

D'ailleurs, au départ, l'idée de participer à ce camp sur l'île avec le club ne l'avait pas emballée du tout. C'était... sacrilège, pensait-elle. Mais ils avaient tous l'air de compter sur elle, et elle était trop timide pour refuser.

– Oh, Orczy ! Quelle jolie bague ! s'écria Agatha en regardant sa main gauche, la bague qu'elle portait au majeur. Je ne t'avais jamais vue avec une bague, tu n'en portais pas avant, non ?

– Non, non..., répondit vaguement Orczy en secouant la tête.

– Un cadeau de quelqu'un de « spécial », peut-être ?

– Non, non... Pas pour ça...

Quand le camp et les participants avaient été confirmés, elle avait changé d'avis.

Ce n'était pas un sacrilège... Il suffisait de se dire que c'était une sorte de pèlerinage en signe de respect à la morte. Je vais sur l'île en signe de respect à la morte et aux morts...

– Oh, Orczy... Tu ne changeras jamais, hein...

– Pardon ?

– Tu es renfermée sur toi-même. Cela fait deux ans que nous nous voyons au club, et j’ai l’impression que je ne sais presque rien de toi. Je ne dis pas que c’est mal, tu es juste... mystérieuse...

– Mystérieuse ?

– C’est ce que je me dis parfois, quand je lis les nouvelles que tu publies dans la revue du club. Dans tes textes, tu es tellement vivante, et lumineuse, et...

– C’est dans mes rêves, ça.

Orczy esquissa un sourire maladroit en baissant les yeux pour éviter le regard d’Agatha.

– Je ne suis pas à l’aise avec la réalité. Je n’aime pas celle que je suis dans la réalité. Je ne m’aime pas.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

Agatha eut un petit rire en effleurant du bout des doigts les cheveux courts et raides d’Orczy.

– Aie plus confiance en toi ! Tu es mignonne, tu sais. C’est juste que tu ne t’en rends pas compte. Ne baisse pas toujours les yeux, lève la tête et sois fière !

– Tu es gentille.

– Allez, finissons vite fait et préparons le déjeuner, d’accord ?



Ellery, Leroux et Van étaient toujours à proximité des décombres de l’ancienne Maison Bleue. Poe, lui, s’était éloigné, seul, dans la pinède au-delà des ruines calcinées.

– ... Allez, Ellery, Van... Nous avons sept jours à nous, alors s'il vous plaît, je compte sur vous, quoi !

Il était marrant quand il faisait pétiller de passion ses petits yeux derrière ses lunettes rondes à monture d'acier, Leroux. Enfin... il n'aurait sans doute pas vraiment apprécié qu'on le trouve marrant. Il prenait son rôle très au sérieux.

– Je ne dis pas cent pages, mais au moins cinquante pages chacun, quoi.

– Non, mais, tu plaisantes ?

– Je suis sérieux. Toujours sérieux, Ellery.

– Mais tu me prends au dépourvu, là, je ne m'attendais pas du tout à ça ! Qu'est-ce que tu en penses, Van ?

– Complètement d'accord avec toi, Ellery.

– Mais depuis tout à l'heure je vous explique par le menu que je veux sortir le prochain numéro de *L'Île des morts* plus tôt que les années précédentes, vers mi-avril. En premier lieu pour recruter de nouveaux étudiants à la rentrée, mais aussi pour marquer le coup avec un numéro spécial dixième anniversaire du club Étude du roman policier. Je prends mes fonctions de rédacteur en chef avec ce numéro, j'ai l'intention de faire ça bien. Pour mon premier numéro, pas envie de sortir un truc minable de quelques pages !

Leroux, en deuxième année de lettres, serait le nouveau rédacteur en chef de la revue du club, intitulée *L'Île des morts*, à compter de la rentrée universitaire en avril.

– Alors, pour ça, Leroux, écoute un bon conseil...

Ellery sortit un paquet de Salem neuf de la poche de sa chemise

lie-de-vin et en déchira la cellophane. En troisième année de droit, c'était lui le rédacteur en chef sortant de *L'Île des morts*.

– Vois-tu, pour ça, c'est le moment de faire habilement appel à Carr. C'est le plus prolifique du club ! Niveau qualité, hum hum... Mais pour ce qui est de pisser de la copie, il te les livrera à l'aise tes cent pages. Van, désolé, tu me passes ton briquet s'teup ?

– Ellery, je suis déçu... Je ne pensais pas que tu me ferais faux bond.

– Tu n'y es pas du tout, mon vieux ! Le seul qui tire au flanc, pour l'instant, c'est Carr, faut voir les choses en face.

– C'est vrai qu'il n'a pas l'air très bien luné depuis ce matin.

Ellery émit un petit rire de connivence qui lui fit expirer un filet de fumée.

– Bah, il faut se mettre à sa place, c'est sûr...

– Ah bon ? Il y a une raison ?

– Plaignez le pauvre *maestro* Carr ! Dernièrement, il aurait fait des avances à Agatha, qui l'a remis à sa place sans ménagement. Paraît-il, hein !

– Des avances à Son Altesse ? Waouh ! Eh bien au moins, on peut dire qu'il a du courage !

– Sur ce, peut-être par esprit de vengeance ou que sais-je, il a voulu draguer Orczy. Et là encore, il s'est pris un vent.

– D'Orczy ?

Van leva un sourcil.

– Exact. Et donc, môssieur n'est pas dans son bon jour, faut le comprendre !

– Il y a de quoi l'avoir mauvaise, je reconnais. Surtout qu'il va falloir passer une semaine sous le même toit que les deux qui lui ont tourné le dos.

– Tu as tout compris. Raison de plus, Leroux, pour la jouer très finement avec Carr, sinon, il ne te le remettra jamais en temps utile, son manuscrit.

C'est à ce moment-là qu'apparut Agatha, venant du Décagone. À la limite de l'arche de pins sur l'allée, elle leur faisait de grands signes du bras.

– Le déjeuner est prêt ! Poe et Carr ne sont pas avec vous ?



Un sentier s'enfonçait dans la pinède derrière le Décagone.

Il s'y était engagé avec l'idée de voir la falaise côté est, mais le sentier devenait rapidement très étroit, et particulièrement sinueux, si bien qu'à moins de cinquante mètres, il avait totalement perdu le sens de l'orientation.

Lugubre, l'endroit.

Les bambous nains qui vous éraflent chaque fois que vous posez un pied, le sol instable et glissant, il manquait de se casser la figure à chaque pas.

Il faillit rebrousser chemin, mais bon, vu la taille de l'île, il ne risquait tout de même pas de se perdre. Mais sous sa veste, son col roulé noir commençait à être trempé de sueur. Il était vraiment mal quand le chemin revit enfin l'air libre.

Il se trouvait au sommet de la falaise. La luminosité de la mer lui sauta aux yeux. Et là, il vit une silhouette, un type costaud, qui regardait la mer. C'était Poe.

– Hmm... Ah, c'est toi, Carr ?

Poe se retourna au bruit des pas derrière lui. Il avait reconnu Carr et retourna immédiatement au panorama.

– On est au point nord de l'île. Celle qu'on voit là-bas, ça doit être Nekojima, « l'île du Chat », je crois bien.

Il lui montrait une toute petite île à quelques encablures, un îlot, plutôt. Recouvert de quelques buissons rabougris qui poussaient comme ils pouvaient sur un sol bombé. Son nom lui allait plutôt bien, elle ressemblait à un chat qui dort en pelote à la surface des flots.

– Peuh...

– Qu'est-ce qui t'arrive, Carr ? Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer.

– Hum... Je n'aurais pas dû venir, maugréa Carr, l'air renfrogné. Ce n'est pas parce qu'il y a eu un crime ici l'année dernière qu'il y a quoi que ce soit d'intéressant à voir, d'abord. Je m'étais dit, je vais y aller, ça va peut-être stimuler mon imagination, mais là, quand je sens qu'il va falloir passer toute la semaine enfermé avec cette bande de nazes... Non, c'est le moins qu'on puisse dire, l'enthousiasme ne vient pas.

Carr était en troisième année de droit, comme Ellery. Mais comme il avait perdu un an pour repasser le concours d'admission, en fait il avait le même âge que Poe.

Taille moyenne, corpulence moyenne. Mais la nuque un peu basse, le dos rond, il donnait l'impression d'être plus petit qu'il n'était en réalité.

– Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici, tout seul ?

– Bah, rien de spécial...

Poe plissa encore ses yeux déjà très fins et enfouis sous ses sourcils épais. Il préleva une cigarette dans un étui en écorce de bouleau suspendu à sa ceinture, puis une seconde qu'il offrit à Carr.

– Tu es venu avec assez de « munitions » ? Si tu en offres tout le temps aux autres, ça va vite partir. Surtout que tu es un gros fumeur toi-même, il me semble.

– Je fume pas mal, c'est vrai. Pour un étudiant en médecine, ça ne le fait pas trop, je sais...

– Et monsieur fume des Lark, en plus. Une clope d'intello, ça !

Ce qui n'empêcha pas Carr d'accepter la cigarette qui lui était proposée.

– Bah, c'est toujours mieux que les mentholées de ce fils à papa d'Ellery.

– Tu vois, Carr, c'est ça ton problème. Tu ne devrais pas tout retourner contre Ellery à chaque fois. Ça ne peut t'attirer que des déceptions. Chaque fois que tu le chercheras, il te retournera la politesse et tu te feras ridiculiser.

Carr alluma sa cigarette avec son propre briquet.

– Ah, tu ne vas pas me donner des leçons, toi aussi !

Poe continua à fumer sans prendre la mouche, tout entier au plaisir de savourer sa cigarette.

L'instant d'après, Carr jeta sa cigarette à moitié consommée dans la mer, s'assit sur un rocher et tira une flasque de whisky de sa veste, fit sauter le bouchon d'un geste rageur et s'enfila une gorgée dans le gosier.

– Déjà à l'alcool avant le déjeuner ?

– Mêlé-toi de ce qui te regarde.

Le ton de Poe se fit plus sévère.

– Ce ne serait pas mal de garder un minimum de dignité, tout de même. Je ne parle pas seulement de l’heure...

– Ah ouais ? Tu es encore dans le trip de l’autre fois, c’est ça ?

– Eh bien, puisque tu as l’air de comprendre les choses...

– Bah non, j’ai pas envie de comprendre. Ça fait combien de temps depuis cette histoire ? On est censés rester l’air constipé encore combien de temps ?

Et il leva une nouvelle fois le coude, ignorant délibérément les sourcils froncés de Poe.

– Et ce n’est pas seulement Ellery qui me gonfle. Si tu veux mon avis, je n’aime pas l’idée d’avoir amené les filles sur une île déserte, voilà !

– Oh, ça va, ce n’est pas un camp de survie, non plus...

– Peuh. Déjà, les pimbêches arrogantes style Agatha m’horripilent, mais en plus il faut se farcir Orczy. C’est quoi ce karma qui nous poursuit depuis un an ou deux à se retrouver toujours les sept mêmes, comme si nous étions un groupe d’amis vachement soudés ? Je ne le dis pas trop fort, mais ce genre de fille maussade, sans aucune personnalité mais que ça n’empêche pas d’avoir une hauôte conscience d’elle-même, hein...

– Tu te trompes...

– Oups ! C’est vrai, vous êtes amis d’enfance, Orczy et toi...

Poe écrasa sa cigarette d’un air indifférent. Puis, comme s’il se souvenait de quelque chose, il regarda sa montre.

– Mais il est déjà 13 h 30. On ferait mieux de rentrer, si on veut avoir encore quelque chose à manger.



– Avant de manger, si vous le permettez...

Ellery, avec ses élégantes lunettes à monture dorée mais à verres neutres, car ce n'était pas pour corriger un défaut de vision qu'il les portait, s'adressa à ses troupes.

– ... Notre nouveau rédacteur en chef a une déclaration à faire.

Sur la table à dix côtés, le déjeuner était servi. Œufs au bacon et salade, baguette de pain français, café.

– Je sais que vous avez tous faim, mais je voudrais tout de même prononcer quelques mots de bienvenue.

Très imbu de ses responsabilités, mais avec la petite voix perchée qui faisait tout son charme, Leroux commença par se racler la gorge.

– *Khoff khoff...* Comme vous vous en souvenez certainement, c'est lors de notre soirée de Nouvel An qu'avait surgi originellement l'idée de visiter le Décagone de Tsunojima. À ce moment, bien sûr, personne n'imaginait que ce rêve pouvait devenir réalité, quand, peu après, Van nous a informés que son oncle venait de racheter l'île, ce qui, par le plus grand des hasards, lui permettait de nous inviter à y séjourner.

– Ce n'était pas vraiment une invitation. Mais si vous vouliez vraiment venir, je pouvais en toucher un mot à mon oncle, c'est tout...

– Oui, bon, laissons de côté les détails. Comme vous le savez peut-être, l'oncle de Van dirige une agence immobilière à S-machi. En homme d'affaires avisé, il a compris le potentiel économique et touristique que recelait Tsunojima si des investisseurs l'aménageaient en

« île de loisirs » à destination d'un public jeune et amateur d'émotions nouvelles. C'est bien cela, n'est-ce pas, Van ?

– Oui, enfin, je ne suis pas sûr que son projet soit aussi ambitieux que ce que tu nous peins ici, mais dans les grandes lignes, c'est à peu près ça.

– Quoi qu'il en soit, nous sommes donc en quelque sorte aussi ici pour tâter le terrain. Cher Van, au nom du club Étude du roman policier, permets-moi de t'adresser nos plus vifs remerciements pour avoir permis la tenue de ce camp pendant les vacances universitaires, et, ce qui n'est pas la moindre des choses, de t'être occupé de tous les préparatifs très tôt ce matin. Merci infiniment.

Leroux, tourné vers Van, inclina le buste.

– ... Et maintenant, rentrons dans le vif du sujet.

– Mais les œufs et le café vont refroidir..., le coupa Agatha.

– Non mais ça va, je serai bref, quoi ! Enfin... C'est vrai que ce serait dommage de... Bon, servez-vous, vous m'écoutez en mangeant, d'accord ? Alors, euh... *Khoff khoff*... C'est avec une émotion non feinte que je m'adresse aujourd'hui à la noble assemblée constituée de l'élite reconnue de notre club puisque chacun d'entre vous porte le nom investi du talent de nos grands aînés et anciens diplômés. C'est donc en quelque sorte aux fondateurs de notre club Étude du roman policier eux-mêmes que je m'adresse à travers leurs avatars ici présents...

La tradition qui voulait que les membres les plus actifs du club Étude du roman policier de l'université K\*\* portent le nom d'un écrivain célèbre datait effectivement de la fondation du club.

Dix ans auparavant, les étudiants de l'époque et fondateurs, animés par leur passion pour le roman policier, avaient décidé de se donner à chacun – à l'époque le club ne comptait pas énormément de membres – des surnoms inspirés de célèbres écrivains occidentaux. Par la suite, avec l'augmentation des membres, le nombre de surnoms disponibles s'était révélé insuffisant. S'était alors mise en place une tradition de la « transmission du nom » : lorsqu'un membre portant un surnom quittait le club à la fin de ses études, il le transmettait à un membre plus jeune de son choix.

Naturellement, la sélection d'un successeur était justifiée par la quantité – et la qualité – des textes que l'impétrant soumettait au comité éditorial de la revue du club, lui-même composé des membres « avec un nom ». De sorte que les membres porteurs d'un nom étaient aussi les dirigeants *de facto* du club et de la revue, ce qui leur offrait régulièrement diverses occasions de se retrouver pour discuter de tout un tas de choses ayant trait à la vie du club et à l'édition de la revue, généralement devant une assiette et un verre pleins.

– ... C'est donc l'élite de choc de notre club qui se trouve, à compter d'aujourd'hui et pour une semaine, sur une île déserte, libérée de toute forme de distraction et de dérangement. Pas question de laisser perdre une occasion pareille !

Ici, Leroux prit deux secondes pour regarder chacun droit dans les yeux.

– J'ai apporté un stock suffisant de papier quadrillé spécial manuscrit. Je compte sur vous pour écrire chacun un article durant ce camp, pour publication dans le numéro d'avril de *L'Île des morts*.

– Hein ? s'écria Agatha. Ah, mais je comprends maintenant pourquoi le sac de Leroux était si volumineux. Il y avait anguille sous roche...

– Eh oui, peut-être même un requin. Chères Agatha, Orczy, je compte sur vous aussi.

Après un signe de tête pour remercier tout le monde d'avance, Leroux se caressa la joue avec un sourire béat, façon Fukusuke, le populaire dieu du commerce, version à lunettes, manifestement très content de son effet. Les convives autour de la table, en revanche, faisaient une autre tête.

– Tu risques de te retrouver avec une pléthore de « Meurtres en série sur l'île déserte », tu ne crois pas ? objecta Poe.

– Eh bien, nous en ferons un dossier spécial « meurtres sur une île déserte », répondit Leroux, bombant le torse. D'ailleurs nous pouvons partir sur cette contrainte dès le départ. *Win-win*, non ? Puisque aussi bien le titre de notre revue est *L'île des morts*, en hommage à la première traduction japonaise d'un roman d'Agatha Christie<sup>1</sup>, comme vous le savez.

Ellery, un coude sur la table, se tourna vers Van à ses côtés et lui murmura à l'oreille :

– En tout cas, il a de la ressource, notre nouveau rédacteur en chef, il ne se laisse pas facilement abattre...

1. *Ils étaient dix*, 1939.

Le premier jour se passa sans incident.

À part le travail demandé par Leroux, nul n'avait aucune obligation. Ils n'étaient pas du genre à rester collés ensemble, et chacun passa son temps à sa guise.

L'après-midi touchait à sa fin.

– Ellery, qu'est-ce que tu fais ? Tu joues aux cartes tout seul ?

Agatha sortit de sa chambre, superbe, dans une chemise blanche, pantalon de cuir noir et foulard jaune orangé sur la tête.

Ellery battait les cartes avec le pouce, à l'américaine.

– Depuis quelque temps, je me suis mis aux cartes. Encore un peu tôt pour pouvoir me vanter, expliqua-t-il avec un sourire.

– Tu veux dire, tu tires les cartes ? Tu fais de la cartomancie ?

– Tu plaisantes ? Ce n'est pas mon truc, ça ! Qui dit « cartes » dit « tours de cartes », évidemment, dit-il en étalant habilement son paquet à plat sur la table décagonale.

– De la prestidigitation ?

Agatha ouvrit de grands yeux, puis changea immédiatement de ton.

– Ah ouais, je vois. C'est bien dans ton genre, finalement.

– Dans mon genre ? C'est quoi, mon genre ?

– Le genre qui prend son pied à tromper les autres.

– Tromper les autres... Tu es dure, là.

– Non ? Tu crois ?

Agatha riait sans se gêner.

– Eh bien, montre-moi un tour alors. Je n’y connais rien, je te préviens.  
– Ah oui ? C’est rare, une fan de polars qui ne s’intéresse pas à la magie.

– Je n’ai pas dit que ça ne m’intéressait pas, c’est juste que je n’ai jamais eu l’occasion d’en voir, c’est tout. Allez, tu me montres ?

– OK... Eh bien, alors, viens de ce côté et assieds-toi.

Le soleil déclinait, la luminosité dans la grande salle commençait à baisser.

Agatha s’assit en face d’Ellery, qui reforma son paquet de cartes et le posa sur la table, puis en sortit un second de la poche de sa veste.

– Voici deux paquets de cartes. L’un à dos rouge, l’autre à dos bleu. Il y en a un pour toi, l’autre pour moi. Lequel tu choisis ?

– Le bleu, répondit Agatha sans hésiter.

Ellery le lui tendit.

– Tiens. Prends-le. Commence par vérifier qu’il n’y a aucun trucage, tu peux battre les cartes, couper, autant de fois que tu veux. Et moi, je fais pareil avec le jeu à dos rouge. Je bats... je coupe... je rebats... Ça va ? C’est bon ?

– Pas de problème, c’est bien un jeu normal. *Made in USA* ?

– On les appelle des *Bicycle Rider Back*, parce que le dos représente un ange à bicyclette. La marque la plus populaire, là-bas.

Ellery reposa son jeu sur la table.

– Maintenant, on échange nos paquets. Le bleu pour moi, le rouge pour toi. Et maintenant, tu tires une carte, tu la regardes sans me la montrer et tu la mémorises. Je fais pareil de mon côté.

– N’importe laquelle, hmm ?

– Exactement. Ça y est, tu l'as mémorisée ? Maintenant, tu la remets n'importe où dans le paquet et tu mélanges bien, en coupant en trois comme je fais. Je coupe une fois, je recoupe le reste et je reforme le paquet en inversant l'ordre des coupes. Tu recommences plusieurs fois. Je fais pareil.

– Comme ça ?

– Très bien. Maintenant, on échange de nouveau nos paquets.

Le paquet à dos bleu se trouvait de nouveau dans les mains d'Agatha. Ellery la regarda droit dans les yeux.

– Chacun de nous a donc tiré une carte dans un paquet bien battu, l'a mémorisé, puis l'a remise dans le paquet et a de nouveau mélangé le tout.

– D'accord.

– Maintenant, tu cherches dans ce paquet la carte que tu as prise tout à l'heure dans l'autre paquet, et tu la poses, face cachée, devant toi sur la table. Et je fais pareil.

Une carte bleue et une carte rouge étaient à présent posées sur la table. Au bout d'un moment, Ellery invita Agatha à retourner les deux cartes.

Agatha ne put retenir un cri de surprise. Les deux cartes étaient de la même couleur, et de la même valeur !

– Non ? C'est vrai ?

Ellery arborait un grand sourire de satisfaction.

– Quatre de cœur... Pas mal, non ?



À la nuit tombée, on alluma une antique lampe à pétrole que l'on posa au centre de la table décagonale. Van l'avait préparée quand son oncle lui avait dit qu'il n'y aurait pas d'électricité. Dans les autres pièces il avait prévu de grosses bougies.

Il était déjà 7 heures passées quand ils eurent fini de dîner.

– Allez, Ellery, tu pourrais nous expliquer ton truc, pour le tour de tout à l'heure, quoi..., dit Agatha en donnant un petit coup dans l'épaule d'Ellery, après avoir apporté le café pour tout le monde.

– Non, non, n'insiste pas, je ne le dirai pas. On ne dévoile pas un tour de magie, c'est tabou. C'est toute la différence entre la magie et le roman policier. Un tour de magie, en général c'est décevant quand on connaît le truc.

– Non ? Agatha, toi aussi tu t'es fait utiliser comme cobaye par Ellery pour son tour de magie ?

– Ah bon, Leroux, tu es au courant ? Tu savais qu'Ellery faisait des tours de magie ?

– Tu parles si je suis au courant, il n'arrête pas de m'utiliser comme partenaire d'entraînement, depuis un mois. Avec clause de confidentialité pour que personne ne soit au courant tant qu'il ne serait pas assez bon. C'est un vrai gamin, par certains côtés.

– Eh oh, Leroux !

– Lesquels tu lui as montrés ?

– Oh, un ou deux petits trucs basiques.

– Ah oui ? C'était juste du basique ? s'étonna Agatha, de plus en plus déçue. Alors tu peux bien les expliquer, raison de plus !

– Pas question ! Ce n'est pas parce que ce sont des tours tout simples

qu'on a le droit de dévoiler le truc. Celui que je t'ai montré en premier, par exemple, c'est tellement élémentaire que même un enfant peut le réussir, mais ce n'est pas le tour en lui-même qui est intéressant, mais la mise en scène et la mystification.

- La mise en scène ?
- Exactement. Par exemple...

Ellery commença par attraper sa tasse de café et avaler une gorgée de café, qu'il prenait noir.

– Un tour presque identique apparaît dans le film *Magic*, dans la scène où Anthony Hopkins le réalise pour son ex-petite amie. Sauf que dans le film, il est présenté non pas comme un tour de magie mais comme une expérience de perception extrasensorielle. L'idée étant que si leurs esprits sont en harmonie, ils doivent choisir la même carte. Ce dont le magicien profite pour séduire sa partenaire.

– Hum. Et toi, tu comptais parvenir à tes fins de la même façon, peut-être ?

– Tu plaisantes ? répondit Ellery avec un haussement d'épaules très exagéré et un faux sourire de toutes ses dents. Je ne suis pas encore suffisamment entraîné pour tenter ma chance avec une altesse.

– Je sens comme une façon alambiquée de dire des choses sans les dire, dans cette réponse.

– Merci du compliment.

Ellery eut soudain l'air irrésistiblement attiré par un détail de la tasse de café qu'il tenait toujours entre ses mains.

– Je change de sujet, mais comme je le disais tout à l'heure, plus j'y pense et plus il me semble évident que Seiji Nakamura, l'architecte

de la Maison Bleue et du Décagone et ancien propriétaire de l'île, était un obsédé du détail. Rien que regarder cette tasse me donne des frissons.

Tout le service à café était d'un élégant vert mousse. Les tasses faisaient partie des nombreux ustensiles qui se trouvaient dans le placard de la cuisine, mais ce qui attirait l'attention était leur forme : dix côtés égaux, comme la table. Comme la salle, comme le bâtiment.

– Fabrication sur mesure, manifestement. Le cendrier aussi. Les assiettes dans lesquelles nous avons mangé tout à l'heure aussi. Tout est décagonal. Qu'est-ce que tu en penses, Poe ?

Poe posa sa cigarette sur le cendrier décagonal.

– Je ne sais pas trop. C'est bien un peu tordu, mais je dirais plutôt que c'est comme ça que les riches s'amuse.

– Loisirs de riches, hum...

Ellery tenait sa tasse à deux mains et regardait à l'intérieur. Dix côtés égaux, mais dans un objet de cette taille, cela formait un résultat presque circulaire.

– Quoi qu'il en soit, rien que pour ce palais décagonal, cela valait la peine de venir. J'ai presque envie de porter un toast à la mémoire du défunt.

– Ellery, je crois qu'on est tous d'accord pour apprécier le Décagone à sa juste valeur, mais pour le reste de l'île, avouons qu'il n'y a pas grand-chose d'intéressant. À part des pinèdes sinistres...

– Pas tout à fait..., répondit Poe au commentaire négatif d'Agatha. Sous la falaise côté ouest, il y a des rochers accessibles par un escalier qui descend jusqu'à la mer. On pourrait peut-être y pêcher !

– Et tu as apporté ton matériel, il me semble ! C'est super ! Demain, on va pouvoir manger du poisson frais ! fit Leroux en se léchant les babines.

– J'évitais de me faire des illusions, si j'étais toi, répondit Poe en se caressant la barbe.

– Et puis il y a quelques cerisiers là-dedans, vous les avez vus ? Les bourgeons sont déjà bien gonflés, la floraison devrait commencer d'ici deux ou trois jours.

– Super ! On pourra faire *O-banami* avec pique-nique sous les fleurs !

– Génial !

– Et chanter *Sakura sakura* ? Je me suis toujours demandé ce que tout le monde trouvait de si spécial aux cerisiers. Je préfère de loin les fleurs de pêcher ou de prunier.

– Parce qu'il faut toujours que tu n'aies pas les mêmes goûts que tout le monde, Ellery.

– Tu crois ? Mais dans l'Antiquité, au Japon, les gens raffinés préféraient les pruniers aux cerisiers, un spécialiste en littérature comme toi doit pourtant le savoir !

– C'est vrai ?

– Affirmatif ! Pas vrai, Orczy ?

Orczy tressaillit de surprise d'être prise à partie. Puis, le rose aux joues, elle acquiesça.

– Tu peux développer ?

– Euh... oui... C'est exact. Dans le recueil de poésies anciennes du *Manyôshû*, les poèmes les plus nombreux sont consacrés aux lespédèzes

et aux pruniers, avec plus d'une centaine pour chacun. Les cerisiers n'ont droit qu'à une quarantaine de poèmes.

Comme Leroux, Orczy était étudiante en deuxième année de lettres, dans le département de littérature anglaise, ce qui ne l'empêchait pas d'être également férue de poésie classique japonaise.

– Eh bien, on apprend des choses, commenta Agatha, qui, pour sa part, était en troisième année de pharmacie, pas vraiment le même domaine. Continue, Orczy, c'est super intéressant.

– Oui. Eh bien..., se lança Orczy, à l'époque du *Manyôshû*, les goûts poétiques étaient sous influence de la culture du continent, de Chine essentiellement. Le goût pour les cerisiers s'est développé à partir d'une autre anthologie poétique, plus tardive, les *Poèmes d'aujourd'hui et de naguère*, avec la thématique de la chute des fleurs, et les pétales qui volettent deviennent le motif privilégié...

– Les *Poèmes d'aujourd'hui et de naguère*, c'est l'époque de Heian, non ? demanda Ellery.

– Le recueil a été compilé sous l'empereur Daigo. Début du X<sup>e</sup> siècle...

– La chute des fleurs comme motif principal... Cela dénote une vision du monde très pessimiste, non ?

– Je ne saurais dire... L'empereur Daigo est resté comme l'instaurateur d'un des gouvernements les plus exemplaires de l'histoire de notre pays. Mais la saison de la fin de floraison des cerisiers était réputée pour être celle des épidémies, c'est peut-être pour apaiser les fleurs que des cérémonies d'admiration des fleurs de cerisier se sont multipliées, y compris à la cour impériale...

– Intéressant...

– Tu ne dis pas grand-chose, Van. Qu'est-ce qui t'arrive ? dit Poe en se tournant vers son voisin.

– Hum... Mal de crâne...

– Et je te trouve pâlot. Tu dois avoir un peu de fièvre.

Van se secoua les épaules comme pour remettre les choses en place et poussa un soupir.

– Je suis désolé, mais je crois que je vais me coucher.

– C'est ce que tu as de mieux à faire, oui.

Les deux mains posées à plat sur la table, il se leva péniblement de sa chaise.

– Eh bien... Ne vous inquiétez pas pour moi, vous pouvez rigoler fort et faire du boucan, le bruit ne me dérange pas.

Après avoir souhaité une bonne nuit à la cantonade, Van se retira dans sa chambre.

La porte se referma et la salle déjà sombre resta plongée dans le silence un instant. Puis il y eut un petit bruit métallique.

– Ah ben c'est gentil pour nous, ça ! grommela Carr en faisant trembler ses genoux.

Il n'avait rien dit jusqu'à présent, mais cette fois, il fit rouler ses yeux d'un air nerveux.

– « Regardez-moi comme je vous ferme la porte à clé au nez », c'est ça ? Il se prend pour une bonne femme, ou quoi ?

– Le ciel est dégagé, ce soir, déclara Poe en levant les yeux vers la lucarne décagonale au plafond, comme s'il n'avait rien entendu.

– C'était avant-hier la pleine lune, je crois, ajouta Leroux.

Soudain, un pâle rayon lumineux balaya l'espace de ciel derrière la lucarne. C'était le phare de J-zaki, dont la lumière tournante parvenait jusqu'ici.

– Regardez, il y a un halo autour de la lune ! « La lune a mis son chapeau de paille », on dit ! Il va pleuvoir demain !

– Ha ha ha ! C'est une superstition, ça, Agatha !

– Superstition toi-même, Ellery ! Puisque le halo est formé par la réflexion des rayons de la lune sur les molécules d'eau dans l'atmosphère, c'est une superstition soutenue par une explication scientifique.

– En tout cas, les prévisions météo annonçaient du beau temps pour toute la semaine.

– ... Ce n'est pas du tout le même niveau que de croire qu'il y a un lapin dans la lune, au moins.

– Ah ouais, le fameux lapin dans la lune... Vous saviez que dans l'archipel de Miyako, on dit que dans la lune, il y a un homme qui porte un seau ?

– Ah oui, j'en ai entendu parler.

Leroux était tout content de sa trouvaille.

– Sur ordre des dieux, il est venu dans le monde des humains avec un seau contenant un élixir d'immortalité et un poison mortel. Mais il s'est trompé et a donné l'élixir d'immortalité aux serpents et le poison mortel aux humains. En guise de punition, il est condamné à porter son seau jusqu'à la fin des temps.

– Ah oui, oui...

– Les Hottentots ont presque la même légende, ajouta Poe. La seule différence, c'est que ce n'était pas un homme mais un lapin. Le dieu de

PREMIER JOUR – SUR L'ÎLE

la lune, fâché que le lapin n'ait pas fait correctement ce qu'il lui avait dit de faire, lui a jeté un bâton, et c'est depuis ce temps que les lapins ont la lèvre fendue.

– Hmm, décidément, les humains ont à peu près tous les mêmes idées partout.

Ellery, les jambes étendues sous la table, le dos calé contre le dossier de la chaise, n'allait pas en rester là.

– L'histoire du lapin de la lune existe dans tous les pays, paraît-il. En Chine, en Asie centrale, en Inde...

– Même en Inde ?

– En sanskrit, la lune se dit *śāsīn*, dont l'origine étymologique vient de *śāsi* qui signifie « ce qui appartient au lapin ».

– Ah ouais...

Poe tendit la main vers son paquet de cigarettes posé sur la table et leva une nouvelle fois les yeux vers la lucarne. Dans un coin de la nuit en forme de décagone, une lune jaune flottait...

La lumière de la lampe à pétrole projetait les ombres des six étudiants encore debout sur les murs blancs autour d'eux.

Leur nuit s'écoulait indéfiniment.

Retrouvez le label **VERSO**  
sur les réseaux sociaux :



@verso\_romans